



(Cliché Brunel.)

Association du Souvenir « Aux Morts des Armées de Champagne »

Président d'Honneur : **GÉNÉRAL GOURAUD**

GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS

*Le service du Bulletin est fait gratuitement
à tous les membres actifs,
adhérents, donateurs et bienfaiteurs.*

Adresser la correspondance
à M. G. Chezol, secrétaire général, 4, r. Dupont-des-Loges, Paris (7^e)
Adresser les cotisations
à M. C. Champion, trésorier, 96, avenue de Clichy, Paris (18^e).

Journées du Souvenir des 8 et 9 Février 1930

PREMIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Nous convions tous nos adhérents à assister à la première assemblée générale qui se tiendra le 8 FÉVRIER 1930 à 14 h. 30 dans les salons du Gouverneur militaire de Paris (Entrée 2, boulevard des Invalides).

ORDRE DU JOUR

Compte rendu moral.
Compte rendu financier.
Rapport des Commissaires aux comptes.
Approbation des Statuts.
Renouvellement du Conseil d'Administration.
Questions diverses.
Nous prions nos adhérents qui, seuls peuvent prendre part à cette Assemblée, de bien vouloir nous faire connaître, pour le 31 janvier au plus tard, les questions qu'ils désireraient voir soumettre à cette Réunion.
Seules, les questions qui nous auront été présentées pourront être discutées.

VII^e MESSE DU SOUVENIR

Le service solennel de Requiem à la mémoire de nos glorieux Morts de Champagne sera célébré le 9 Février 1930 à 10 h. 45, en la chapelle Saint-Louis des Invalides, sous la Présidence d'Honneur du général Gouraud et en présence de S. G. Mgr Tissier, Evêque de Châlons, qui prononcera l'allocution.

Les familles éprouvées, toutes celles qui ont été épargnées dans leurs affections, tous les anciens combattants, tous nos amis, sont invités à venir nombreux rendre un fervent hommage à ceux à qui nous devons tout.

LA FLAMME sera ranimée à l'Arc de Triomphe par l'Association le 9 février à 18 h. 30.

NOTRE PÈLERINAGE du 8 SEPTEMBRE

*D'autres heures naitront plus belles et meilleures.
La Victoire lura sur le dernier combat
Seigneur! faites que ceux qui connaîtront ces heures
Sè souviennent de ceux qui ne reviendront pas.*

disparu le 24 Mai 1916.
Sylvain ROYÉ.

Pour la 7^e fois le 8 septembre dernier, nous avons célébré pieusement la mémoire de nos glorieux morts de Champagne.

Par un temps splendide plus de 600 Pèlerins prenaient place dans les voitures de tourisme qui stationnaient devant la gare de Châlons. Parmi cette foule recueillie nous remarquions, comme les années précédentes les Mamans douloureuses dont certaines avaient supporté de dures fatigues de voyage pour accomplir ce pieux Pèlerinage et s'agenouiller encore sur cette terre de Champagne où leurs « Petits » avaient vécu et souffert avant de tomber glorieusement pour le Pays; les Pères graves et fiers, les Veuves vêtues de sombre, accompagnées de leurs enfants, les Frères, Sœurs, Parents, Amis et enfin les Anciens Combattants, venus en grand nombre rendre un suprême hommage aux Camarades tombés en Champagne pendant les années tragiques.

Nous reconnaissons ces visages sur lesquels une émotion visible se peignait, nous les avions vus si souvent les années précédentes que nous aurions voulu dire à chacun notre reconnaissance, mais hélas! il fallait tenir compte de l'horaire minutieusement réglé. A l'heure prévue le long cortège du « Souvenir » s'engageait dans les rues de Châlons.

Après un court trajet les voitures s'arrêtaient devant la Basilique de l'Épine — merveille d'architecture du 15^e siècle. Toute la population était rassemblée devant l'église attendant nos pèlerins. Au milieu de la foule, tranchant sur les vêtements sombres apparaissait la soutane violette de S. G. Mgr Tissier, Evêque de Châlons, qui, obligé d'aller à Vitry-le-François pour une Cérémonie patriotique, avait cependant tenu à s'arrêter quelques instants pour apporter le réconfort de ses paroles et de ses prières aux familles éprouvées.

Monsieur le Chanoine Gibart, Curé de l'Épine, reçut le pèlerinage au seuil du sanctuaire, tandis que la musique de Courtisols, saluait les drapeaux et précédait par une marche entraînant les pèlerins jusqu'au chœur de l'Église.

Bien que la nef centrale ait été entièrement réservée aux Pèlerins, les places manquèrent; chacun se logea cependant et l'Office commença. Durant toute la messe les chants appropriés de la Maîtrise de Notre-Dame de l'Épine, rehaussèrent encore l'éclat de la cérémonie. A l'élévation tambours et clairons sonnèrent « Aux Champs » ce qui produisit une profonde impression sur tous les assistants.

Immédiatement après l'absoute Monsieur le Chanoine Gibart montait en chaire pour adresser des paroles de réconfort et d'espérance à tous ceux qui étaient venus de si loin devoir encore une fois cette craie blanche de Champagne, qui leur avait ravi leur enfant, leur époux, leur père. Les larmes coulaient sur de nombreux visages quand la musique de Courtisols fit retentir les voutes de l'antique sanctuaire d'une marche militaire; les drapeaux frissonnèrent en passant et la foule suivit

religieusement jusqu'au monument aux morts de l'Épine où une gerbe de fleurs était déposée par l'Association du Souvenir.

M. Joseph Caqué, Maire de l'Épine s'adressant au Général Eon qui présidait depuis le départ de Châlons s'exprima ainsi:

« Mon Général,
« Mesdames, Messieurs,
« Mes chers Camarades,

« Au nom du Conseil Municipal, des Anciens Combattants, du Souvenir français et de la Commune tout entière, je vous remercie sincèrement du beau geste que vous venez d'accomplir en déposant une gerbe de fleurs au pied du Monument aux morts de l'Épine.

« Vous voudrez bien transmettre à votre Président d'honneur, Monsieur le Général Gouraud, les sentiments de reconnaissance de la population envers l'ancien commandant de la 4^e armée qui aimait à se rendre à l'Épine.

« Simplement et du fond du cœur, je vous dis « Merci » pour nos morts. »

Le Général Gouraud qui présidait à l'inauguration du Monument aux Morts de Cheppy ne put se joindre aux pèlerins au départ de Châlons. En son nom, le Général Eon, remercia Monsieur Caqué.

Après une dernière sonnerie « Au drapeau » la dislocation eut lieu.

Le temps pressait! Les cars s'engagèrent sur la grande route en direction de la vallée de la Tourbe. Voici la Croix en Champagne avec son petit cimetière militaire; au loin à l'horizon, le monument de Valmy. Puis c'est Somme-Tourbe, Saint-Jean sur Tourbe, Laval, Wargemoulin avec ses abris classés, près de la rivière, Minaucourt où se trouvent encore les vestiges du Poste de Commandement du 1^{er} Corps Colonial, et, enfin le Pont du Marson où la caravane s'arrêta pour visiter le Cimetière National.

Les Pèlerins se répandirent alors dans l'immense nécropole pour se recueillir un instant près des tombes individuelles et des grands ossuaires dédiés aux soldats inconnus. Ce cimetière contient surtout les corps des morts des régiments coloniaux qui s'illustrèrent à la Main-de-Massiges. Le Général Eon fleurit l'Ossuaire en commandant à tous une pieuse pensée pour ceux qui arrosèrent ce sol de leur sang.

A pied, les Pèlerins se rendirent alors dans le ravin du Marson au lieu choisi pour la halte du déjeuner. Ils traversèrent le Marson sur le Pont de Minaucourt, maintenant historique. Ce passage obligatoire pour les relèves et le ravitaillement fut toujours signalé comme un des points les plus dangereux du front. Il a été illustré par un chant des Coloniaux, connu de toute l'Armée Française.

Un frugal repas fut pris à l'emplacement même où 10 ans auparavant les obus pleuvaient à tout instant et chacun put visiter les abris du « Balcon ». De la crête on découvrait la Main de Massiges, Maisons de Champagne, la Butte du Mesnil, les forêts de l'Arzonne et tant d'autres lieux désormais célèbres.

A ce moment, le Général Gouraud rejoignit le Pèlerinage. Le Général Eon dont un des fils est tombé glorieusement tout près du « Cratère » prit la parole et fit un rapide historique des combats qui illustrèrent ces lieux.

« Mon Général,

« Vous venez de quitter la cérémonie qui vous retenait à Cheppy pour l'inauguration d'un monument, afin de rejoindre, sans tarder, le 7^e pèlerinage aux Morts des Armées de Champagne. Les pères, mères, enfants, parents de ceux qui sont tombés et les survivants des Armées de Champagne réunis ici vous expriment par ma voix leur très vive satisfaction de vous posséder en ce jour; ils vous sont reconnaissants de tout ce que vous avez fait et faites sans cesse pour perpétuer la mémoire des êtres chers qu'ils ont perdus ou des camarades qu'ils ont laissés sur cet âpre terrain de combat. Merci mon Général d'avoir renoncé au banquet qui vous aurait retenu loin de nous pour venir ici sur les flancs de la hauteur 180 à l'ombre d'un bosquet vous contenter d'un frugal repas froid pris à côté de tous ceux qui sont venus honorer leurs morts et qui vous entourent ici.

« Mesdames, Messieurs,

« Vous êtes ici près du Pont du Marson, au pied de la hauteur cotée 180; au-delà de cette crête, le terrain s'abaisse vers le ruisseau de l'Étang qui passe à Massiges et se jette dans la Tourbe à Virginy; au-delà de ce ruisseau, vers le Nord, se dresse la fameuse hauteur de la Main-de-Massiges, ainsi dénommée par les Combattants parce que le figuratif de cette hauteur sur la carte au 1-80.000 rappelle la forme des doigts d'une main.

Le sommet de cette hauteur cotée 191 présente une carrière dénommée le « Cratère ».

« C'est sur cette hauteur que s'était arrêté le 1^{er} Corps d'Armée Colonial au septembre 1914, après notre Victoire de la 1^{re} Marne.

Son sommet constitue un observatoire de premier ordre, donnant des vues magnifiques, soit au nord sur la vallée de la Dormoise qui passe à Rouvray et Cernay, soit au Sud sur la vallée de la Tourbe, le ruisseau de l'Étang, la hauteur cotée 180.

Les Allemands, en raison de la puissance de leur artillerie tenaient beaucoup aux observatoires. Ils cherchèrent à enlever celui de la Main de Massiges. Dans ce but ils préparèrent de puissants fourneaux de mines au nord du Cratère de la Main de Massiges et les firent exploser le 3 Février 1915 pour bouleverser les tranchées de notre position; sur celle-ci, s'élança immédiatement une division allemande. Cette puissante attaque nous fit perdre la crête des hauteurs de Massiges.

Notre grande offensive du 25 septembre 1915 nous permit de reprendre cette crête sur laquelle s'installa notre vaillante infanterie coloniale.

« Notre position plus à l'Ouest était jalonnée par Maisons de Champagne la butte du Mesnil les mamelles N. et S., le saillant de Tahure le signal de Souain la ferme Navarin, où se dresse actuellement le Monument élevé aux Morts des Armées alliées de Champagne.

« Pendant quatre ans, sur cette longue ligne, dans la boue, dans la neige, sous la pluie ou sous un soleil brûlant, suivant les saisons, ce fut une lutte incessante; les attaqués, les coups de mains se sont multipliés de part et d'autre au prix de sacrifices immenses.

« Mais, en 1918, l'heure de la délivrance

allait sonner. Tant de constance dans les épreuves tant de ténacité et de courage allaient recevoir leur récompense. Le 15 juillet 1918, le grand effort des Allemands pour gagner la paix venait se briser devant la 4^e Armée de Champagne d'une manière complète. Elle a ouvert le chemin de la Victoire.

« Honneur à Elle, honneur à tous ces Braves qui ont donné leur vie pour la France et qui dorment leur dernier sommeil dans les plaines de Champagne ».

Le Général Gouraud, interprète de tous les assistants remercia en quelques mots, le Général Eon et félicita la nombreuse assistance, si fidèle chaque année à cette cérémonie du Souvenir aux Morts.

Chacun remonta en voiture et par le ravin du Marson le long cortège s'engagea dans le « bled ». Voici la ferme de Beauséjour et ses abris, Mesnil les Hurlus, les Hurlus dont l'Eglise toute déchiquetée indique seule l'emplacement du village, puis le Moulin de Perthes et les débris de Perthes les Hurlus. Tout ce terrain a gardé l'aspect des heures de combats, tranchées, barbelés, etc... Les voitures s'arrêtèrent sur la route de Perthes à Souain pour permettre aux pèlerins de visiter les entonnoirs. Après avoir traversé le village de Souain, voici Navarin.

Au pied du monument des détachements des troupes de la 10^e Division forment une garde d'honneur, 5^e R. I., 24^e R. I., 46^e R. I., 32^e R. A. C. régiments de Paris actuellement au camp de Châlons. Le Général Hoehc commandant la Division entouré d'Officiers supérieurs reçoit le Général Gouraud pendant que la Musique du 46^e joue la Marseillaise.

Le Général Gouraud après une courte visite à la Crypte prononça l'allocution suivante devant la foule des pèlerins et les habitants des villages voisins venus en grand nombre témoignant ainsi leur sympathie à notre œuvre.

Mesdames,
Mes amis,

Je n'ai pas pu vous accompagner pendant tout le pèlerinage de cette année parce que ce matin je devais me trouver à Cheppy. C'est un petit village de l'autre côté de l'Argonne où j'ai commencé la guerre à la tête de la 10^e Division qui combattait si bravement et si longtemps dans l'Argonne et qui est représentée ici aujourd'hui par ses généraux, ses officiers, ses sous-officiers et ses soldats.

Cette crête où nous sommes est un des points de l'immense front où s'est le plus âprement disputé le sort de la France.

Vous voyez sur le socle du monument la liste des divisions qui ont combattu ici : 101 divisions françaises, 3 divisions américaines, une brigade tchécoslovaque, 2 brigades russes, un régiment polonais, des chars d'assaut, des aviateurs, des aérostiers, etc... Par conséquent, en mettant les divisions à 20.000 hommes cela fait 2 millions d'hommes qui ont combattu sur ce sol pour arrêter l'invasion allemande d'abord, puis plus tard chasser l'ennemi vaincu du sol de France.

La première bataille livrée sur le front de Champagne est de février et mars 1915, bataille très dure parce que c'était en hiver et qu'il n'y avait pas moyen de creuser, il fallait avoir des sacs pour les remplir de terre ou de petits morceaux de cailloux, pour arrêter les balles, et cependant, grâce à la bravoure des hommes qui ont fait 8.000 prisonniers, nous avons avancé de plusieurs kilomètres.

Puis ce fut la grande bataille du 25 septembre 1915.



(Cliché Brunel.)

Le Général Gouraud et le Général Eon au Ravin du Marson



(Cliché Brunel.)

Les Pèlerins parmi les tombes du Cimetière de Souain

C'est des abords du village de Souain que partit la fameuse attaque de la division coloniale du Général Marchand. Elle mit une heure pour parcourir quatre kilomètres, coupés de tranchées, hérissés de barbelés et pour enlever la crête de Navarin. Mais Marchand est grièvement blessé; un des commandants de brigade, le colonel Seal est tué, l'autre, le général Peltier a un bras emporté. Je ne vous parle que des généraux, mais quand trois généraux sont tués ou blessés, pouvez-vous vous imaginer le grand nombre d'officiers et d'hommes hors de combat!

Tous ceux qui ont connu la guerre savent l'importance énorme des observatoires pour régler le tir. L'importance de l'obser-

vatoire de Navarin, vous l'avez sous les yeux.

En 1916 et en 1917, le front de Champagne a toujours été agité : coups de main, bombardements, émissions de gaz. Jamais la lutte ne s'est arrêtée ici.

En avril 1917, la 4^e Armée a enlevé de haute lutte les monts de Moronvilliers.

En 1918, les Bolchevick, après avoir détrôné l'empereur de Russie et l'avoir assassiné, ayant fait la paix avec les Allemands, ceux-ci se sont empressés de ramener la centaine de divisions du front russe pour les jeter sur notre dos. Cette paix signée dès 1917 par le Gouvernement des Soviets a fait couler le sang français une année de plus; aussi m'est-il impossible de compren-

dro comment il peut y avoir des Français qui obéissent aux ordres du Gouvernement des Soviets.

Quand cette masse de divisions allemandes qui combattaient en Russie eut pu être ramenée par chemin de fer, la guerre devint plus dure.

Au mois de mars, le front anglais de Saint-Quentin est enfoncé; le 27 mai le front français est refoulé du haut du Chemin des Dames jusqu'à la Marne; au mois de juin la 6^e Armée perd une quinzaine de kilomètres de terrain, des hommes, du matériel. Une énergique contre-attaque du Général Mangin arrête l'ennemi.

A la fin de juin, de nombreux indices m'indiquèrent que l'orage allait éclater sur la Champagne: l'une de ces formidables attaques allemandes, dont nos alliés et nous pensions d'éprouver rudement le poids allait s'abattre sur nous. Mais nous étions préparés. Dès le mois de janvier, une nouvelle tactique nous avait été donnée par le Maréchal Pétain: ne laisser dans les premières lignes que très peu de monde pour donner l'alarme et reporter les positions de résistance à 3 kilomètres en arrière pour faire échapper le gros des effectifs à la préparation de l'artillerie allemande et de ses minenwerfer.

Pendant les six premiers mois de l'année j'avais, avec mon excellent état-major, préparé la bataille, augmentant les fortifications, créant des observatoires, des téléphones enterrés, réglant les tirs d'artillerie. Le Commandant en Chef nous avait donné l'infanterie et l'artillerie nécessaires.

Nous nous sentions prêts.

Au commencement de juillet, le bruit d'une attaque prochaine commença à se répandre dans le pays. Je traversais un jour un des villages de la route de Reims (Ludes ou Mailly-Champagne), mon auto eut une panne et je descendis. Toutes les femmes du village furent bientôt autour de moi, criant: « On dit que les Boches vont attaquer encore. Etes-vous sûr qu'ils n'arriveront pas jusque chez nous. Faut-il rester dans le village avec nos enfants? »

Elles insistaient, me suppliant de les prévenir, à cause des enfants: « Nous ne sommes, disaient-elles, que de pauvres femmes dans un village à demi évacué. » C'était émouvant.

Mais je me suis senti assez sûr du courage des soldats de la 4^e Armée pour leur répondre: « L'ennemi ne passera pas. Restez dans votre village. »

Elles m'ont cru, elles sont restées et ont été récompensées de leur confiance.

Nous sommes au 14 juillet au soir. Vers 8 heures, le 366^e d'Infanterie fait un coup de main — on faisait beaucoup de coups de main à la 4^e Armée — Ce coup de main réussit parfaitement et ramène 27 hommes dont deux sergents-majors. On les interroge et on apprend que la préparation d'artillerie allemande commencera à minuit 10 et que l'infanterie se lancera à l'assaut à 4 h. 20.

Ce renseignement en recoupait beaucoup d'autres et je pensai qu'il était exact.

Alors j'ai donné l'ordre de commencer immédiatement la contre-préparation d'artillerie française. Ainsi je frappais les Allemands avec les obus de 2.000 pièces de canon au moment où ils se massaient pour leur attaque, et d'autre part, ayant commencé le tir avant eux, je prouvais à toute l'Armée que nous n'étions pas surpris.

Vous vous rappelez tous l'héroïque résistance des postes avancés qui comme autant de petits forlins jalonnaient ces premières lignes en croisant leurs feux. Elle fut tellement vigoureuse, tellement admirable que l'infanterie allemande fut obligée de descendre dans les boyaux, y perdit du

temps et vint finalement se briser contre la position de résistance.

L'armée allemande subit des pertes terribles dans cette journée du 15 juillet, car pour soutenir une attaque qui devait d'après les ordres que nous avions saisis, pousser dans la journée jusqu'à Châlons. Il fallait que les réserves suivent de près. Aussi quand les premières lignes ont été arrêtées sur la position de résistance, les réserves sont venues s'accumuler derrière elles et se livrer aux coups rapides de notre artillerie.

Il y a quelque part autour de moi le Colonel Roucher, qui commandait l'Aéronautique de l'Armée.

— Boucher, est-il vrai que descendant d'avion le 15 juillet vers 3 heures du soir, vous êtes venu trouver mon chef d'Etat-Major le général Pettelat qui vous a amené dans mon cabinet et que vous m'avez dit: « la bataille est gagnée. Depuis plusieurs heures je circule en avion de la droite à la gauche, le front marqué par le feu ne bouge pas. Les Allemands sont tombés « sur un bec de gaz! »

Trois jours après, sur ce solide tremplin partit l'offensive des généraux Mangin et Degoutte. Les autres suivaient rapidement.

Au mois de septembre la 4^e armée recevait à son tour l'ordre d'enfoncer le front allemand. Le 26 elle enlevait Navarin, le Mont Muret, les Buttes de Souain, de Tahure, du Mesnil, franchissait la Dormoise. Mais sur les hauteurs, de l'autre côté, dans ce que les Allemands appelaient la zone de grand combat, la lutte reprenait plus dure, vers Gratreuil, le Blanc Mont, Saint-Etienne à Arnes, Orfeuil surtout.

Le 9 octobre, les Allemands vaincus se reportaient jusqu'au nord de l'Aisne. Nous passions l'Aisne dès le 18 à Vouziers, puis élargissions la tête de pont jusqu'à Voucy en enlevant dans la journée du 1^{er} novembre le passage de l'Aisne débordée et les collines boisées de l'Argonne.

Le 7 novembre, la 4^e Armée était dans les faubourgs sud de Sedan, donnant la main à l'Armée américaine qui pendant toute la bataille avait combattu à notre droite dans l'Argonne.

Le 8 nous étions dans Mézières.

Le 10, la 163^e Division du Général Boichut passait la Meuse à Vrigne-Meuse.

Le 11 l'Armistice, qui était seul capable d'arrêter nos soldats victorieux mettait fin à la guerre.

La 4^e Armée a eu dans ses rangs pendant ces journées de bataille 3 divisions américaines: la 42^e le 15 juillet, la 2^e à la rude journée du Blanc-Mont; la 36^e dans la poursuite. Aussi était-il juste de placer au sommet du Monument un soldat Américain pour représenter tous ses camarades tombés en Champagne.

Nous aimons notre monument. Il dit le courage des défenseurs de la France, il nous rappelle nos gloires et nos deuils. Beaucoup de personnes pénètrent dans la crypte: elles y trouvent les plaques qui revêlent les murs: ces plaques de marbre qui portent les noms de nos chers morts ne sont pas grandes et sont toutes égales, pour être à portée de toutes les bourses. Tous ceux qui sont morts n'ont-ils pas fait le même sacrifice!

Il ne suffit pas pour honorer nos morts d'avoir élevé un monument à leur mémoire, il faut l'entretenir: il ne faut pas le laisser dans la solitude et l'oubli. C'est là le but de notre association du Souvenir qui vous a appelés ici.

Si vous avez trouvé dans ce pèlerinage une sorte de soulagement à parcourir le terrain où vos maris, vos fils, vos frères, ont si vaillamment combattu, à voir qu'ils ne sont pas oubliés, que leur sacrifice est à jamais honoré, faites connaître autour de

vous l'Association du Souvenir, parlez-en à vos amis et à vos connaissances.

Vous me permettrez de remercier en terminant notre ami Chezel, notre dévoué secrétaire général et tous ceux qui l'ont secondé dans l'organisation du pèlerinage.

Je dois ajouter que si Chezel se donne beaucoup de peine, il a aussi de grandes consolations, et je n'en veux pour preuve que la lettre émouvante qu'il a reçue tout récemment:

Anzin, le 20 Août 1929.

Très cher Monsieur Chezel,

C'est avec regret que nous ne pouvons pas faire partie du pieux pèlerinage de cette année. Depuis mon retour, l'année dernière, j'ai été très malade; il y a deux mois j'ai été près de la mort. Enfin le Bon Dieu m'a épargné.

Nous espérons que si ça continue à aller mieux que l'année prochaine nous serons des vôtres, avec la grâce du Bon Dieu.

Mon mari ne peut y aller seul.

Le 8 Septembre, le jour anniversaire de la Nativité de la Sainte Vierge, et le jour du pieux Pèlerinage, nous serons, mon mari et moi, par la pensée et la prière, pour notre cher Président, M. le Général Gouraud, et vous M. Chezel ainsi que tous nos chers Pèlerins.

M. Chezel, ne pouvant être là quand vous passerez à la Ferme de Beauséjour, si vous le pouvez, pour moi, vous jetterez cette petite fleur fanée, s'il vous plaît, où je mets tous mes pleurs et mon cœur, c'est là que repose mon fils Marcel, un grand chrétien comme sa mère. C'est une grâce que je vous demande.

Recevez, très cher Monsieur Chezel, l'assurance de mon profond respect.

signé : Julie-Sidonie LOMBRAV.
29, rue Lœcailliez, 29,
à Anzin (Nord).

Je ne veux rien ajouter à cette lettre, car elle dit admirablement pourquoi nous sommes ici.

Général GOURAUD.

De vigoureux applaudissements saluent la fin de ce discours, témoignant au vaillant commandant de la 4^e Armée l'estime et l'affection de tous.

Puis, c'est la visite de la crypte — et le tour d'horizon du haut des glacis du monument. A l'intérieur chacun recherche la plaque qu'il y a fait apposer en souvenir d'un cher disparu — pendant que là-haut les Anciens Combattants désignent les points du Secteur où ils ont combattu. A perte de vue c'est la plaine parsemée de bouquetaux de sapins, coupés de longs traits blancs qui furent les emplacements d'anciennes tranchées. Chacun dans ce décor intact revit intensément les heures passées.

Nouvel embarquement et retour à Souain pour la visite du Cimetière National où reposent plus de 45.000 morts: là en présence de Monsieur Thiébault, Maire de Souain, de Monsieur Thierry, Maire honoraire, et de nombreux habitants, M. l'abbé Laroche, curé de Souain donna l'absoute. Un dernier coup d'œil, une dernière vision de l'immense champ de repos, aux croix innombrables et c'est le départ pour Châlons où l'on arrive vers 19 heures, après avoir effectué un circuit de plus de 100 kilomètres.

La plupart des Pèlerins sont chargés de fleurs des champs cueillies dans la zone rouge, pieux souvenir des endroits où tombèrent les êtres aimés; chacun emporte une ineffaçable empreinte de cette « journée du Souvenir » passée en communion intime avec les chers disparus, sur les lieux mêmes de leurs exploits et de leur sacrifice.

Une nuit vers Souain

Un beau matin, après avoir suivi dans la nuit des routes inconnues, nous étions arrivés à Suippes. Une partie du régiment était restée là et l'autre avait continué jusqu'au camp de la Noblette. Quelques jours d'arrêt pour l'approvisionnement en vivres et en munitions, le temps de reconnaître ce nouveau secteur et nous partîmes, toujours la nuit, vers Souain en longeant la voie où le petit chemin de fer de la ferme des Wacques courait en soufflant. Nous primes position au Nord-Ouest de Souain au dessus du moulin dans le sous-secteur « Etoile ». Notre section le nuit l'un des côtés du « Bec de canard » à la côte 174.

Il pleuvait désespérément. L'eau, sur ce terrain imperméable, retombait en cascades dans la tranchée et pour pouvoir sortir un peu de ce ruisseau on pratiquait une entaille dans l'un des bords de la tranchée sur lequel on s'asseyait, puis, une entaille sur le bord opposé où l'on plaçait les pieds et, transformés ainsi en pont suspendu, on attendait les événements et des temps meilleurs. Les abris étaient de véritables citernes, l'humidité était telle qu'on ne pouvait même pas se coucher pour dormir, l'eau suintait de toutes parts. La soupe arrivait tiède encore jusqu'aux premières lignes mais au bout de quelques instants, par la pluie qui tombait, elle devenait un liquide glacé. Le temps bas et gris faisait peser sur ce paysage de Champagne déjà si triste un ennui qui pénétrait jusqu'au fond des âmes.

Octobre 1917 ! Les attaques d'Avril avaient été une déception, le moral de l'armée en avait subi un terrible contre coup, l'été s'était écoulé sans solution. On voyait venir l'hiver qui s'annonçait d'autant plus terrible que c'était le quatrième que nous allions passer dans les tranchées.

Vinet et moi, tous deux sergents à la même section, nous pensions à toutes ces choses sous la pluie froide qui tombait toujours. Le temps était si mauvais que le secteur était devenu tranquille, il faisait un temps à ne pas mettre un boche dehors. La nuit tout doucement arrivait ajoutant encore à la tristesse qui enlanguait toute la terre. C'était l'instant où les combattants échangeaient entre eux des confidences. Les souvenirs se font plus précis dans la chute du jour, comme au soir de la vie.

Vinet, marié, père de trois garçons dont l'aîné avait huit ans au début de la guerre, supportait difficilement l'éloignement de son foyer. Propriétaire d'une petite ferme, et très attaché au sol, il avait une pensée perpétuelle, sa femme, ses fils, sa terre. Il accomplissait son devoir, et tout son devoir sans murmurer mais, comme il souffrait ! Toujours sombre, il parlait peu; le silence de nos longues stations nocturnes dans les tranchées n'était le plus souvent rompu que par le bruit de la fumée s'échappant de nos pipes. Ah ! ces longs silences comme ils étaient pleins de pensées ! Parfois un mot s'échappait de ses lèvres continuant la même pensée qui le harcelait, la même idée qui le hantait. Et le terme de ses pensées était toujours le doute : « Ah ! si j'étais sûr seulement que toutes nos souffrances ne sont pas inutiles ! » Non point qu'il manqua de confiance dans la valeur des hommes et la qualité du devoir à accomplir, mais dans sa sagesse rustique Vinet ne croyait pas que le combattant put retirer de la guerre les compensations qui lui étaient dues

pour l'énormité de ses souffrances. Je lui parlais alors de sa femme et de ses fils, et de la nécessité de combattre jusqu'au bout pour sauvegarder leur indépendance et leur vie et défendre la terre. A la pensée de ces êtres chers, Vinet tout à coup devenait furieux : il sautait dans l'eau boueuse, arpentait la tranchée comme une bête fauve, sans dire un mot, en lui grondait la rage de l'absence. Ces accès se terminaient toujours par cette conclusion : « Et si tout cela est inutile ? »

Or, cette nuit là le calme semblait s'établir dans l'âme de mon camarade. La pluie avait cessé de tomber et dans le grand silence des tranchées on entendait tout juste les pas de la sentinelle la plus proche. Soudain, un obus venu de la direction de Tahure éclata tout près de nous sur le parapet. La terre crayeuse nous éclaboussa et déjà je m'étais abaissé au fond de la tranchée attendant le deuxième coup qui devait naturellement venir. Vinet était resté assis, il s'était seulement retourné vivement sur le côté, la tête penchée, il semblait continuer ses réflexions. Mais, il n'y eut pas d'autre obus. Ce coup de canon solitaire avait été envoyé par quelque artilleur allemand qui, en passant, avait tout simplement « tiré la ficelle », comme disait les nôtres.

Le calme rétabli, j'entendis un soupir profond et m'approchais de Vinet. Je vis alors derrière lui une trace noire qui descendait tout doucement sur la craie blanche et se mêlait à l'eau claire du fond de la tranchée. Vite je cherchai sa blessure. Un trou imperceptible dans le dos laissait échapper le sang. Je le pris dans mes bras et le transportais, à quelques mètres sur des gabions renversés qui formaient une sorte de terre-plein au dessus de l'eau de la tranchée. L'homme qui était en sentinelle auprès de nous partit demander du secours auprès du commandant de la Compagnie pendant que j'essayais de faire un pansement à Vinet.

Tout à coup celui-ci sortit de sa torpeur et me dit : « Ne te donne pas de peine ! C'est fini. — Ça devait arriver. » Et comme s'il continuait toujours la même pensée : « Pour que je parle tranquille promets-moi que je ne meure pas pour rien. »

Seul, dans la nuit, en face de la mort, comment prendre la responsabilité d'affirmer ce que me demandait ce camarade de toute la guerre au moment où il allait me quitter pour toujours ? — Mais aussi comment ne pas faciliter à ce vieux compagnon des mauvais jours, avec lequel j'étais uni si étroitement par toutes les tristesses et toutes les espérances partagées, le passage si difficile de la vie à la mort ! L'en étais là de mes réflexions lorsqu'il me serra plus fort de sa main déjà froide et me dit : « Réponds, mais réponds donc, ça va être trop tard ». Puis dans un long soupir : — « Jure le moi ». — Alors j'ai juré et quelques instants après Vinet, apaisé, emporta mon serment dans l'éternité. Comme il a pesé sur moi depuis, ce serment terrible, au cours des heures sombres de 1918 ! Mais j'avais toujours la conviction que tant d'héroïsme, que tant de souffrances ne pouvaient être inutiles : que les angoisses des mères, la détresse des veuves et les larmes des petits ne pouvaient être vaines. Il n'était pas possible que ces hommes qui ont tout sacrifié, leur foyer, leur bonheur, leur vie à qui tout a été enlevé, soient morts pour rien !

Depuis, il y eut la Victoire si belle en

cette matinée de novembre 1918 et chaque fois que j'ai accompagné notre drapeau dans l'allégresse de l'Alsace délivrée, ou à travers les villes peuplées de l'Allemagne occupée, toujours je pensais : « Tu vois, mon vieux camarade, c'est pour cela que tu es mort ». Enfin, nous avons eu la paix, qui vaut bien tant de sacrifices, et la gloire du retour, lorsque quelqu'un de grand a dit : « Ils ont des droits sur nous ».

Mais maintenant !

En ces jours de novembre je suis revenu voir Vinet, dans le petit cimetière où des mains pieuses l'ont déposé, sur la colline tout près des grands bois de chênes. Dans le grand recueillement du soir des chrysanthèmes frissonnent, c'est la paix des tombes, le grand repos. — Mais Vinet m'a rappelé mon serment et l'inquiétude de nouveau m'envahit, devant la grande déception des combattants. Aurait-il donc eu raison dans son doute perpétuel ?

Non Vinet tu n'es pas mort en vain car de ton sacrifice comme de celui de tous cette affection, cette amitié du front qui nos camarades, il est sorti de cette solidarité, cette affection, cette amitié du front qui subsistent parmi les combattants. Nous sommes toujours la grande famille, les vieux qui pleurent, les veuves qui souffrent, les petits qui grandissent dans le souvenir de nos morts et nous, les témoins souvent incompris, parfois méconnus, mais irréfutables témoins de ce qui fut réellement et seulement la France. Tout pouvait nous diviser, intérêts, politique, situation, malgré cela, nous sommes restés unis entre nous comme nous étions unis avec ceux qui ne sont plus, fidèles au souvenir de tous ceux qui, comme toi, n'ont pas vu la délivrance. Ce souvenir vivant de nos morts est le fruit de leur sacrifice et ils ne sont pas morts en vain puisqu'ils ont allumé cette flamme qui maintenant ne s'éteindra plus, et pour cela, vois-tu Vinet, ça valait tout de même la peine de mourir.

Novembre 1929.

H. R.

Leurs dernières Lettres

Nous remercions vivement les familles qui ont bien voulu nous confier les lettres émouvantes dont nous faisons paraître des extraits ci-dessous.

Nous continuerons dans nos prochains bulletins la publication des documents que nos amis nous feront parvenir.

Dernière lettre du capitaine Labit, tué devant Souain, le 6 octobre 1915.

En Champagne. Mont de Souain,
5 octobre 1915.

Mon cher Papa,

« Le Régiment part demain à l'attaque des tranchées ennemies. Beaucoup de nous tomberont. Je serai peut-être du nombre. Vous savez dans quelles dispositions je suis venu aux Tirailleurs Marocains, mon sacrifice est donc fait depuis longtemps.

J'espère, si je n'en reviens pas, avoir fait tout mon devoir.

Je vous écris dans le vacarme de notre préparation d'Artillerie. Je conserve cette lettre sur moi qui vous sera expédiée si je meurs.

Elle vous apportera mon dernier baiser et ma dernière pensée toute pour vous deux, et la consolation que je me serai montré digne de vous jusqu'à la fin.

Extraits de lettres du lieutenant Marcel Planquette, tombé au Champ d'Honneur le 6 octobre 1915 à la ferme de Navarin à l'âge de 25 ans.

« ... Nous sommes à la veille de journées décisives et c'est pleins de confiance et de courage que nous nous préparons à affronter de glorieux sacrifices; pour ma part, je suis prêt physiquement et moralement et quoi qu'il arrive, j'affronterai joyeusement les dangers; la tâche sera rude, mais le but est si noble qu'il vaut qu'on se sacrifie... »

Le 1^{er} octobre (à ses parents).

« ... L'heure est arrivée pour nous d'apporter notre part à l'effort commun; c'est plein de confiance et d'entrain que je vois arriver l'instant très prochain — quelques heures sans doute — où nous allons être engagés, persuadés que la victoire nous sourira.

Je me suis recommandé à Dieu et j'ai foi; jusqu'ici j'ai toujours été heureux et protégé, mais cependant si je devais tomber au cours de ces glorieux combats, laissez-moi, parents chéris, en vous disant adieu, vous remercier une dernière fois de l'affection et des bontés que vous n'avez cessé de me prodiguer, car si j'ai pu être un homme utile, si ma vie a eu quelque valeur et si je meurs bravement, c'est à vous que je le devrai...

5 octobre (sa dernière lettre).

« ... La tâche qui nous est confiée est rude, mais avec l'aide de Dieu, nous réussirons; il est 5 heures du soir; demain à pareille heure où serons-nous? Très en avant, je l'espère, et la France sera délivrée... »

Vive la France!... »

Fragment de lettre écrite par le sergent Bonte Robert, 1^{er} R. I., tombé pour la France à Beauséjour le 9 mars 1915, à l'âge de 20 ans.

« ... Maintenant qu'à la tête de 30 hommes, je vais rejoindre le 1^{er} d'infanterie qui a si glorieusement gagné la croix de la Légion d'Honneur à la bataille de la Marne. Lui qui, à présent, a fort à faire dans le bois de la Gruerie, je ne demande que deux choses : de pouvoir vous revoir un jour et de me montrer digne de ceux qui m'ont précédé sur le front. Je ne veux pas que, dans le cas où je serais tué, vous preniez mon deuil, mais que chaque année, au 14 juillet, flotte un grand drapeau en souvenir de moi. »

Fragment de lettre écrite par le soldat Hatton Louis.

« Mes chers parents,

« Je crois que l'on va recommencer les grandes batailles et il va falloir verser du sang français; mais, comme je vous l'ai toujours dit, il faut être bon Français et ne jamais avoir peur de mourir pour la France... »

« Ne m'oubliez jamais et priez Dieu pour moi. »

Derniers feuillets du cahier de notes du lieutenant Maurice Aubertin, du 2^e Bon du 4^e zouaves, tombé le 18 mars 1915 au Nord de Mesnil-les-Hurlus.

Ce 28 février 1915. « Ferme de Champagne ».

Il y a du nouveau depuis Hourges. On nous a transportés ici en chemin de fer et j'ai 25 ans aujourd'hui! Pas beaucoup y arriveront.

Situation générale excellente. Ça va! La grande trouée va se faire ici, vers Châlons, sur le front de la 4^e Armée.

Quel honneur d'en être!

2 Mars... Encore là... Hier les commandants de compagnie, ont fait une reconnaissance entre Saint-Souplet et Saint-Hilaire-le-Grand...

La Brigade en première ligne, Marocains devant, 5^e et 6^e compagnies, 1^{re} ligne, 7^e et 8^e deuxième ligne.

Rouvrais-je ce cahier? Ça n'a jamais été si peu sûr...

Mais Dieu bénit qui meurt pour son pays.

ÉCHOS

LE JOUR DES MORTS A NAVARIN

Le 2 novembre, jour des Morts, sur l'initiative de Mme Caillet-Danzer, membre du Comité, une messe a été célébrée à l'autel de la crypte de notre monument à la mémoire de tous nos glorieux Morts de Champagne.

Nous avons tous été, ce jour-là, de cœur avec ceux qui assistèrent à cet office et qui par la même occasion visitèrent les cimetières du front de Champagne.

Nous rappelons que des messes peuvent être célébrées à Navarin, aux intentions des Morts de Champagne.

S'ADRESSER DIRECTEMENT à M. l'Abbé Cahouet, curé de Sommepey (Marne). Le tarif des messes a été fixé par monseigneur l'évêque de Châlons à 20 fr.

UN BEAU GESTE

Pendant une période d'instruction, les officiers et soldats réservistes du 5^e R. I. (Bataillon de Tassigny), eurent la touchante pensée de faire un pèlerinage au monument de Navarin.

A l'issue de ce pieux pèlerinage, une collecte fut faite et le produit remis au général Gouraud.

Nous adressons ici à ces bons Français nos biens sincères remerciements.

NECROLOGIE

Nous avons le profond regret d'apprendre la mort de :

Mme Vve A. Alavoine, M. le général E. Germain, M. Peder Andersen, M. Auguste Pitron, M. Alfred Hausey.

Aux familles de nos amis de la première heure, nous adressons nos condoléances émues.

LE PRÉSIDENT CLEMENCEAU ET LES COMBATTANTS DE L'ARMÉE DE CHAMPAGNE

Quelques jours après la mort de Clemenceau, les journaux ont publié les extraits de son testament. Les dernières recommandations du Président sont un des plus beaux hommages qui puissent être rendus aux combattants des Armées de Champagne.

Après avoir réglé les conditions si sévères de ses funérailles et demandé que l'on place dans son cercueil des choses très chères, le Président ajoute :

« Enfin, on y joindra deux petits bouquets de fleurs desséchées qui sont sur la cheminée de la chambre qui donne accès dans le jardin. On mettra le petit bouquet dans l'obus qui contient le grand et le tout sera déposé à côté de moi ».

L'un de ces petits bouquets était tricolore : bleuets, marguerites, coquelicots.

Il lui avait été donné par un caporal de la 4^e Armée, quelques jours avant la bataille du 15 juillet 1918, au cours d'une de ses nombreuses visites au front.

Monsieur Clemenceau avait voulu monter qu'au sommet des monts de Moronvilliers pour s'approcher jusqu'à dix mètres de l'ennemi; un caporal lui apporta ce petit bouquet dans un obus allemand ébréché, en lui disant : « MONSIEUR LE PRÉSIDENT, L'ESCOUADE M'A DIT DE VOUS DONNER ÇA !... »

M. Clemenceau devait un peu plus tard célébrer ce souvenir dans un discours où il déclara : « Qui n'a pas vécu de tels moments, ignore ce que peut donner la vie. »

Un jour que le Général Gouraud était allé voir le Président rue Franklin, il lui demanda s'il avait toujours le bouquet des soldats de Champagne. Et M. Clemenceau le lui montra sur la cheminée en disant : « IL SERA DANS MON CERCUEIL ! ».

Il y est...

PLAQUES COMMEMORATIVES

Nous rappelons aux familles que des plaques portant le nom de ceux qui sont tombés en Champagne, peuvent encore être apposées aux murs de la crypte du Monument.

Nous avons admis ce principe que, le sacrifice ayant été le même pour tous, les plaques seraient uniformes et d'un modèle réduit, de manière à être à la portée de la bourse des familles peu fortunées.

Les dimensions sont de 22 cm. x 12 cm. L'inscription comporte le nom, le prénom, le grade (s'il y a lieu), Régiment, date de la mort à l'exclusion de toute autre formule.

Le prix modique est fixé à 35 francs par plaque, pour une inscription de 20 lettres; chaque lettre supplémentaire sera payée un franc vingt-cinq en sus du prix ci-dessus indiqué.

Nota. — Abréviations employées : Cal, caporal; Brig., brigadier; Sl, sergent; St-Mor, sergent-major; M. d. L., maréchal des lois; Adjt. adjudant; S-Li, sous-lieutenant; Lt, lieutenant; Cne, capitaine; Cdt, commandant; L-Cel, lieutenant-colonel; Cel, colonel; Gal, général.

R.I., Régiment d'infanterie; R.I.C., Rég. d'infanterie coloniale; B.C.P., Bataillon de chasseurs à pied; R.A.C., Rég. d'artillerie de campagne; R.A.L., Rég. d'artillerie lourde; Gie, Génie; Dons, Dragons; Cuir., Cuirassiers; Chas. à ch., chasseurs à cheval, etc.

Les souscriptions pour la pose des plaques seront reçues par M. C. Champion, trésorier, 96, avenue de Clichy, Paris (17^e).

AVIS IMPORTANT

Nous adressons un pressant appel aux Membres de l'Association qui n'ont pas encore payé leur cotisation pour l'année 1929.

Nous espérons qu'ils voudront bien adresser d'urgence leur cotisation au Trésorier (M. C. Champion, 96, avenue de Clichy, Paris-XVII^e). Chèques postaux Paris 1272-89).

Les cotisations pour l'année 1930 peuvent être versées dès maintenant.

Merci d'avance.

Le Gérant : G. CHEZEL.

M. Freyder, Imprim., 3, rue de l'Annonciation